



Y a-t-il encore de la place à la une des quotidiens pour l'humeur et pour l'humour ?

Philippe Loquay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3027>
DOI : 10.4000/communicationorganisation.3027
ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002
ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Philippe Loquay, « Y a-t-il encore de la place à la une des quotidiens pour l'humeur et pour l'humour ? », *Communication et organisation* [En ligne], HS N°2 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3027> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3027

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Y a-t-il encore de la place à la une des quotidiens pour l'humeur et pour l'humour ?

Philippe Loquay

NOTE DE L'ÉDITEUR

Table ronde animée par Philippe Loquay

NOTE DE L'AUTEUR

Avec la participation de :

Michel Iturria, caricaturiste à *Sud-Ouest*

Bernard Lauzanne, journaliste au *Monde*

Pierre-Marie Cortella, journaliste à *Sud-Ouest Dimanche*

- 1 *Philippe Loquay : Il est difficile pour nous qui ne sommes que quatre, après les belles tribunes que nous avons entendues, de commencer.*
- 2 *Nous allons donc aborder une facette du personnage Robert Escarpit ou plutôt, nous allons, autour du billettiste que fut durant 25 ans Robert Escarpit, discuter un petit peu d'humeur, d'humour. « Y a-t-il une place pour eux à la une des quotidiens dans la presse d'aujourd'hui ? ». Si on essayait de répondre à cette question, je crois que l'on aurait vite fait le tour puisqu'il n'y a presque plus rien qui soit inhérent à la une des quotidiens.*
- 3 *Dans l'avant-propos de son opuscule Commentaire et humeur, Henry de Montand qui lui-même fut billettiste, se fondant sur la sacro-sainte distinction entre le fait et le commentaire, estime que cette classification, comme toutes tentatives de gendarmes les œuvres de l'esprit en les faisant marcher au pas, est peu satisfaisante.*

- 4 *Pourtant, chroniques, billets, certains éditoriaux mêmes, sans parler des pamphlets, semblent marquer le pas face à un traitement objectivé de l'information aussi froid qu'un devoir de droit ou de sciences politiques.*
- 5 *Les journaux se prétendent tous d'information ; l'opinion réclamerait du consensus.*
- 6 *Alors, haro sur l'expressionnisme, sur la subjectivité émotionnelle, sur la saillie de l'esprit, dans un monde décortiqué, analysé quand ce n'est pas de vendre une information que l'on veut nue.*
- 7 *Robert Escarpit, à qui nous rendons hommage aujourd'hui, est l'emblème même de ce journalisme autrement. Il n'a d'ailleurs jamais été titulaire de la carte de presse, lui qui a si bien représenté la profession par sa personne, « le curieux invétéré », par ses actes ; toujours aller plus loin ou aller ailleurs. Il a même fondé, d'abord la licence de journalisme de la faculté des lettres de Bordeaux en 1963 puis l'IUT, et l'UPTEC, devenu l'ISIC ; c'est-à-dire que, lui-même, ce journaliste qui ne l'était pas sur le papier, a fondé des endroits où on allait justement apprendre à exercer ce métier.*
- 8 *Ce maître donc, peut-être contre son gré, a été, de ces gens qui ont agrémenté la vitrine de leur journal. Comme tant d'autres billettistes : je citerai peut-être Frossard ou Bouvard, dans des genres différents, ou leurs très nombreux prédécesseurs depuis le début du siècle.*
- 9 *Ce qui est remarquable c'est que le billet est – je devrais presque dire « était » parce que malheureusement, il n'y en a pratiquement plus – était un contrepoint presque absolu au style journalistique.*
- 10 *Lorsque vous écrivez un article, on vous dit : « faites court ». Là, d'accord, le billet c'est la même chose, même en mieux si je puis dire. Mais on vous dit aussi : « mettez l'essentiel au début, les lecteurs ne vont jamais jusqu'au bout ». Or, pour un billet, l'intérêt est généralement dans la chute et justement on va jusqu'au bout ; comme ce qui a succédé au billet, le dessin humoristique, vite lu vite vu, et qui sans doute, fait long feu dans notre esprit.*
- 11 *De la disparition des billets certains ont dit avec malice qu'elle était concomitante à l'extension des éditoriaux des directeurs de journaux ou des directeurs de rédaction Alors, déficit d'humeur, défiance par rapport à l'humeur qui sous-tend forcément ces modes d'expression, que représente cette tendance des journaux ? D'abord est-elle d'intérêt ?*
- 12 *C'est ce que nous allons voir avec nos trois intervenants : Bernard Lauzanne, ancien directeur de la rédaction du Monde, fin connaisseur de la presse dans son ensemble puisqu'il est aussi l'animateur d'un comité d'étude de la radio ; il a bien connu Robert Escarpit, billettiste dans le même journal que lui. Michel Iturria, qui chaque jour commet le dessin de Sud-Ouest et même le dimanche celui de Sud-Ouest Dimanche, et Pierre-Marie Cortella, rédacteur en chef de Sud-Ouest Dimanche.*
- 13 *Alors j'ai envie de reposer la question à l'ensemble des intervenants et chacun y répondra à sa façon ; y a-t-il vraiment, ce que je croyais noter, un déficit d'humeur, une méfiance envers les manifestations d'humeur dans les journaux français aujourd'hui ? Si tel est le cas, pourquoi ? Si je me trompe, quelles sont les formes que, selon vous, prennent humeur et humour dans la presse d'aujourd'hui ?*
- 14 *Bernard Lauzanne : Je voudrais d'abord remercier Hugues Hotier d'avoir convié Le Monde à cette fête de l'amitié. Jean Marie Colombani n'a pu se déplacer alors on a fait appel à un vieux saltimbanque pour remplacer un directeur du Monde !*
- 15 *J'ai quitté ce journal il y a environ dix-huit ans mais je suis toujours fidèle à toutes les relations que nous avons confraternelles, fraternelles on peut dire ; et j'ai le souvenir de Robert Escarpit, dans les premiers mois du Monde, rue des Italiens dans l'immeuble qui reste pour nous celui du journal, allant voir Beuve-Méry de temps à autre quand il arrivait du fond de sa province ; et je dois dire, que ce qui me paraît important dans la*

personnalité de Robert Escarpit, c'est peut-être qu'il était un journaliste installé loin de Paris. À tous égards il n'était pas un Parisien, il était l'auditeur de 6 heures du matin, recevant quelques informations qui lui paraissaient piquantes, étonnantes, surprenantes ; il en tirait en général deux billets qu'il dictait à 9 heures du matin, le directeur les recevait immédiatement (à ce moment-là c'était des sténographes qui recevaient les textes) et moi-même j'avais les doubles et nous étions tous à nous interroger : « Lequel passe-t-on ? ». Mais c'était vraiment un moment assez extraordinaire, le matin on se demandait en général sur quoi serait « l'Escarpit » et on faisait un choix qui en général plaisait aux lecteurs, d'après ce que j'ai compris.

- 16 Alors tout de même, c'était très important d'être au pays de Montaigne, de Montesquieu et de Mauriac, mais loin, loin de Paris. C'est une chose très importante : il y avait le talent, la culture, le normalien ; j'ai retrouvé un texte de Jules Vallès mais il doit le connaître. Jules Vallès écrivait : « les normaliens ouvriront dans la presse une soupape à l'ironie française avec l'allusion pour arme et le passé pour masque ». Alors cela, c'est très bien mais la suite : « ce sont les bohèmes de la politesse et dans cette bohème-là, on ne va jamais du côté où il y a la justice à défendre. Ils sont avec César contre Cassius ».
- 17 Il faut savoir que Jules Vallès, au soir de sa vie, a rejoint en 1886 les chroniqueurs d'un quotidien opulent *Le Matin*, qui était aux mains d'un affairiste condamnable et condamné. Robert Escarpit a fait mentir Jules Vallès, et lui est toujours resté au côté de Cassius contre César, avec Beuve-Méry. Je voudrais, tout de même, faire une allusion rapide au rapport que nous avons les uns et les autres avec Hubert Beuve-Méry, qui a fondé le journal *Le Monde* en 1944, fin 44. Nous y sommes arrivés les uns après les autres, généralement revenant des combats, des maquis ou des camps de prisonniers de guerre. D'un camp de prisonniers de guerre en ce qui me concerne, des combats de la résistance pour Robert Escarpit. Et tout cet amalgame a fourni une équipe dynamique et pauvre, très pauvre à tous points de vue ; les traitements, les piges et tout cela, c'était extrêmement modeste mais cette équipe était unie autour de Beuve-Méry pour faire un journal qui serait au service du pays. Et c'est là l'autre point qui doit être souligné de Robert Escarpit, car il a adhéré tout de suite à l'idéologie du *Monde*, une idéologie qui était, je crois, basée sur trois points : la renaissance du pays, la reconstruction du point de vue moral et matériel, la construction européenne avec une réconciliation à terme, au sein de l'Europe et la décolonisation de l'empire, ce qui ne veut pas dire l'abandon du territoire de l'empire mais la décolonisation, la transformation en une utopie qui aurait été la communauté française.
- 18 C'était les trois points ; or nous avons eu de grosses difficultés à faire passer, à faire tenir, ce journal dans une opinion qui n'était pas toujours préparée à recevoir ce message, notamment les notables, civils ou militaires. Et là, nous avons eu des crises, des difficultés, des offensives venant de différents milieux ; et même au sein du journal puisque Robert Escarpit a eu l'occasion en 1950 d'être l'un des animateurs d'un groupe de lecteurs qui, à Paris et en province, a soutenu le directeur contre ses adversaires internes ; et nous avons vaincu les uns et les autres.
- 19 Voilà ce que je voulais rappeler, simplement pour dire que le billettiste, puisqu'il s'agit du billettiste, est autre chose dans certains cas ; dans un journal qui a quelque chose à défendre, il est autre chose qu'un écrivain de talent ayant la plume facile et un style aisé. Il y a aussi l'accrochage et la défense d'un certain nombre d'idées. Je ne dis pas qu'on était toujours d'accord les uns et les autres dans tous les domaines, il y avait une sorte d'étude

plurielle, mais au moins sur ces points essentiels nous étions d'accord. Voilà ce que je voulais dire en ce qui concerne *Le Monde* et Robert Escarpit.

- 20 Alors, pour répondre à votre question sur l'absence d'humeur ou d'humour, je crois qu'il y a des époques où le ton change, et on l'a vu déjà avec les grandes guerres, les grands conflits où l'on transformait la mode en général et le mode d'écriture au sein des journaux et des magazines. En 1945, pour des raisons très diverses, la plupart des chroniqueurs avaient disparu, il y avait la nécessité de retrouver des commentateurs appréciés d'un public qui, lui-même, avait beaucoup évolué. Donc le ton d'un chroniqueur de quelque quotidien que ce soit ne pouvait être celui de Clément Audel au *Journal*, ou de Georges de la Fourchadière à *L'heure*. Ce sont deux exemples : l'un était conservateur et l'autre assez progressiste ; ces gens-là étaient morts, mais de toute manière leur style ne pouvait plus convenir. Il fallait autre chose. Il peut se trouver qu'en ce moment il y a également une rupture de ton. En 1945, il y avait eu un certain nombre d'écrivains qu'on peut juger d'un point de vue politique d'une certaine manière mais qui avaient compté, Céline par exemple. Actuellement, depuis vingt ans, on peut dire que certains amuseurs ont joué un rôle considérable dans la façon d'apprécier l'information et de la commenter. Je pense que Coluche est passé là-dessus. On ne s'en rend peut-être pas suffisamment compte mais il est passé là-dessus. « Les Guignols de l'info » à Canal Plus transforment l'information et apportent une sorte de commentaire. Et l'on voit d'ailleurs les conséquences sur les titres de journaux très sérieux. J'avais relevé quelques titres : « Voulez-vous pacser avec moi ? » par exemple, ce n'est pas un titre d'éditorial, c'est le titre d'une colonne de *Libération*. Mais *Le Monde* lui-même avait titré, il y a quinze jours : « Jacques Chirac s'empare du Sénat ». Ce n'est pas vrai, il n'est pas allé au Sénat ; j'allais dire que c'est presque un billet... Il y a soixante ans, on aurait fait un billet, là on fait un titre en tête de page. Vous le voyez, cela change énormément les choses.
- 21 Ce matin, on citait une affirmation de Robert Escarpit qui m'a frappé. Il dit : « l'audiovisuel, cela n'existe pas ». Je ne sais pas quand cela a été écrit mais moi je trouve que cela existe beaucoup et que cela modifie le comportement des journalistes et nous sommes obligés – enfin, ils sont obligés car moi je n'en suis plus (je suis un peu collectif) – ils sont obligés de tenir compte de l'audiovisuel dans de nombreux domaines, y compris dans le commentaire. Je vous signalais les « Guignols de l'info » mais il y a d'autres émissions de ce genre.
- 22 Alors curieusement on retrouve le billet sur les ondes. Il y a Pierre Bouteiller, il y a Jean-Louis Eyzines à *France Culture*, il y a Philippe Meyer sur *France Inter* ; c'est une tradition qui est reprise depuis un certain temps mais qui existait avant la guerre. Il y avait des chroniqueurs à la radio, des papotages, des propos en l'air de Georges Delamarre, il y avait Saint Granier, une idée du bon sens ; tout cela était adapté à un public très populaire ; on entendait quelques phrases très faciles à recevoir mais c'était quotidien et puis cela s'est arrêté et cela a repris assez récemment. Il y eut même à *Radio Paris*, dans les années trente, un éminent universitaire mais qui est connu sous un autre nom : il s'appelait Georges Colomb et était professeur à la faculté des sciences de Paris, je crois, il tenait une chronique très amusante mais il a surtout publié les ouvrages du *Sapeur Camembert* et de *Cosinus* en signant du pseudonyme de « Christophe », Colomb évidemment !
- 23 *Philippe Loquay : Michel Iturria, toi qui es obligé de faire de l'humour tous les jours, est-ce que tu trouves qu'il y a encore de l'humeur et de l'humour dans les journaux, ou est-ce que tu penses être le seul ?*

- 24 Michel Iturria : Je vais parler du dessin. Il y a eu une évolution pour le dessin politique ; je crois que le virage, c'est 1968 et en partie à cause du *Monde*. Parce qu'avant 1968, la satire politique, les dessins s'exercent dans des journaux partisans : il n'y a pas de dessins dans la grande presse. On y trouve ce que l'on appelle du dessin d'humour. C'est toute la difficulté de cataloguer les différents genres de dessins : caricatures politiques, dessins d'humour ; et dans la grande presse avant 1968, il y a Chaval, Sempé, Boss, une formidable école de dessins d'humour.
- 25 Moi, j'ai commencé à dessiner à cette époque. Bien sûr, je faisais partie d'une génération très politisée ; donc j'avais envie de faire du dessin politique, mais j'ai commencé par le dessin d'humour. J'étais lycéen, c'était au début des années soixante et j'ai commencé à cette époque à *Sud-Ouest*. Et, en 1968, *Le Monde* a commencé à ouvrir ses colonnes à un dessinateur qui s'appelait Konk ; depuis, il a eu une histoire bizarre mais c'était un dessinateur fabuleux et le phénomène s'est étendu ; et à moi qui portais toujours des dessins d'humour, un jour de 1974, lors de la campagne présidentielle, Pierre Maillotet, du journal, a dit : « Commence à faire des dessins politiques et suis la campagne » ; et c'est infernal parce que depuis, tous les jours, j'en fais un ! Et j'en suis à dix mille dessins maintenant et donc cet humour des Chaval, des Konk, des Sempé est devenu pour la génération qui suivait un humour appliqué, on est devenu beaucoup plus journalistes.
- 26 Tu parlais du traitement objectif de l'information. Nous, dessinateurs, les seuls dessinateurs objectifs que nous connaissions ce sont les dessinateurs industriels. Pour nous, tout est dans le commentaire ; pour moi, ce qui importe dans l'événement...c'est le commentaire, c'est la manière artistique de le traiter. Il est évident que les dessinateurs politiques de *Rivarol* ou de *L'Humanité*, dans les années de l'après-guerre ou de l'époque gaulliste, je veux dire dans une société pesante et presque moralisatrice, pouvaient pratiquer de l'humour noir très provocateur. Aujourd'hui où la progression s'est un peu généralisée, où le blasphème ne mène plus au bûcher, j'ai l'impression que la provocation a perdu beaucoup de sa force. Et donc pour le dessinateur, l'exercice, dans la grande presse est assez vif.
- 27 Je pense souvent « je vais faire des dessins sur Le Pen, mais pas le matraquer béton » parce que sinon je vais obtenir chez le lecteur une espèce de rejet immédiat. Alors ce que je fais, (j'ai l'impression d'être un peu un pêcheur à la mouche) je lance la ligne et le tout c'est de la remonter sans casser le fil. C'est peut-être un exercice plus subtil !
- 28 *Philippe Loquay : J'ai envie de poser une question dans le débat : quelle relation y a-t-il entre la rédaction et toi ?*
- 29 Michel Iturria : Il n'y en a pas, ou très peu, puisque le dessinateur est une espèce particulière dont l'approche de l'information est complètement subjective. C'est tellement vrai que la plupart des dessinateurs travaillent chez eux, ce sont des télétravailleurs qui sont reliés par des fax ou des ordinateurs aux journaux, qui ne vont pas aux réunions de rédaction.
- 30 *Philippe Loquay : Ce sont les provinciaux du Monde, en quelques sortes ?*
- 31 Michel Iturria : Oui, mais c'est bien ce truc-là, un peu extérieur, c'est un peu la position du naïf. Il y a de cela et puis le journaliste, c'est celui qui sait et qui va faire savoir et moi je suis un journaliste curieux, je travaille à partir de la matière première que me fournissent les autres journalistes.
- 32 *Philippe Loquay : Quelle matière première te fournissent-ils à toi ?... Robert Escarpit écoutait la radio le matin.*

- 33 Michel Iturria : Je crois que la forme journalistique qui est la plus proche du dessin politique, c'est effectivement le billet, et moi je travaille certainement de la même manière, c'est-à-dire avec avant tout, les radios et puis en me nourrissant de journaux.
- 34 *Philippe Loquay : Tu ne suis pas les dépêches, par exemple ?*
- 35 Michel Iturria : Non, non, l'information est celle du citoyen de base. J'ai parfois l'impression que c'est pour cela que *Sud-Ouest* me paie : je suis le lecteur et je tiens une espèce de courrier des lecteurs ; mais il est vrai que je suis un peu rattrapé par les dépêches, je suis un internaute et donc je peux avoir (il est vrai que ce n'est pas mal) l'A.F.P. qui se déroule sur l'écran ; c'est intéressant aussi. C'est vrai depuis une dizaine d'années, depuis la chute du mur de Berlin, l'actualité foisonne tous les jours, le problème est : que faire ? Il y en a trop et parfois je prends par-ci par-là des dépêches qui peuvent être intéressantes.
- 36 *Philippe Loquay : Sud-Ouest Dimanche est au fond un journal distancié par rapport à Sud-Ouest On a l'impression, j'ai l'impression en tous cas, qu'il y a dans la presse en général des modifications fondamentales en matière de traitement, d'humeur ?*
- 37 Pierre-Marie Cortella : Je crois que l'époque a changé, c'est ce que disait Bernard Lauzanne tout à l'heure. Michel Iturria citait Konk qui était effectivement un grand humoriste, on se souvient tous du style très particulier de Konk ; Robert Escarpit aussi est classé parmi les humoristes, y compris dans des dictionnaires très connus... J'avais été surpris à *Sud-Ouest* dans les années quatre-vingt. Il y avait un rédacteur en chef qui s'appelait et s'appelle toujours Jean Ladouard, mais qui n'est plus en activité et il y avait eu un attentat à la grotte de Lourdes par un groupe d'anarchistes anticléricaux, (c'est peut-être un pléonasme). Ce groupe d'anarchistes avait revendiqué l'attentat. C'était signé : « *arrêt curé* » et je me souviens que *Sud-Ouest* avait titré sur toute la largeur de la page, en haut, sur huit colonnes. C'est bien pour montrer que l'époque a changé, parce qu'on ne ferait plus cela aujourd'hui à *Sud-Ouest* : sous l'autorité de Jean Ladouard, qui ne détestait pas le calembour, *Sud-Ouest* avait titré : « *arrêt curé fait parler la poudre* », sur huit colonnes et c'était dans les années quatre-vingt... On est quand même à des années lumières de cette époque-là.
- 38 L'époque a changé en effet. Je crois que l'humour d'abord et la façon qu'on a de se moquer d'un petit peu tout dans la presse aujourd'hui, c'est la radio, les émissions comme celle de Ruquier ; à la télé, c'est *les Guignols*... L'humour est un petit peu cantonné dans des pages spéciales.
- 39 Comme il y avait autrefois des pages entières qui s'appelaient : « rions un peu », on annonçait la couleur, mais il n'y avait pas ce mélange subtil, ce dosage subtil, entre l'actualité grave et puis un petit clin d'œil à cette même actualité.
- 40 Nous parlions du billet de Robert Escarpit. Il me semble que le vrai successeur au *Monde* de Robert Escarpit c'est Plantu qui, à travers un dessin et le télescopage de deux ou trois faits d'actualité, provoque le sourire. Mais autrement, il n'y a plus cette espèce de mélange, ce qui fait le charme et qui a fait le charme de nos journaux.
- 41 Un journal c'est quelque chose d'inattendu, avec des chemins de traverses et des chemins un petit peu buissonniers et maintenant on est dans des choses qui sont très classées, très organisées et l'humour, il est à la radio ou à la télé, sur des plages horaires particulières. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en a plus dans nos journaux, mais enfin, il n'est plus vraiment à la une... Il y a d'autres nécessités.

- 42 *Philippe Loquay : Comment peut-on expliquer cela ? Pas simplement en disant très facilement : « cela ne correspond plus à l'époque », c'est ailleurs.*
- 43 *C'est vrai que si on remonte un peu, on s'aperçoit que dans les années soixante-dix, on voit apparaître me semble t il, à travers les news magazines mais aussi dans les quotidiens, un journalisme de dossier, avec petit à petit des gens mieux formés, plus universitaires - parlons-en ici - que les journalistes que l'on avait précédemment, qui travaillaient peut-être un petit peu plus avec leurs tripes.*
- 44 *Dans les années quatre-vingt, j'ai l'impression effectivement qu'il y a un titrage un peu débridé, Libération en est l'exemple, mais on le retrouve partout, on le retrouve effectivement à Sud-*
- 45 *Ouest. Malgré l'exemple que nous a donné tout à l'heure Bernard Lauzanne, même Libé s'est un peu assagi au niveau du titrage. Alors est-ce que cela veut dire qu'autrefois on faisait des clins d'œil à ses amis ?*
- 46 *C'est-à-dire qu'au fond on connaissait bien son public, on lui parlait directement ; et qu'aujourd'hui, on parlerait plutôt à la cantonade, à la recherche de nouveaux lecteurs : « Mon dieu, mon dieu, pourvu qu'on n'en perde pas et pourvu surtout qu'on en trouve ! ». Que veut dire ce changement de ton ? Qu'y a t il derrière ?*
- 47 *Bernard Lauzanne : Je pense qu'il y a un changement des techniques de la presse. Si on feuillette une collection de différents quotidiens, sur 15-20 ans, il y a des changements assez profonds et il y en a eu même récemment dans pas mal de journaux. Celui que je connais le mieux s'est transformé il y a cinq ans : la page Une a été complètement modifiée, elle a éliminé l'éditorial de politique étrangère qui était une tradition du XIX siècle, le billet quotidien qui avait fait suite à celui de Robert Escarpit et qui était de temps à autres tenu par Bruno Frappat, a été éliminé, tous les articles de fond ont sauté, sauf ce qu'on appelle un cheval en bas de page : en général un article de réflexion et souvent signé par une personnalité extérieure, et il y a le grand dessin, qui est en tête, sous le titre d'information, un résumé d'information. La presse régionale aime beaucoup cela aussi, avec de la couleur.*
- 48 *La technique intervient donc en permanence et on peut dire que les textes sont réduits à ce qui est nécessaire, tout de même pour dire au lecteur ce qui s'est passé des événements, puisqu'un titre ne suffit pas, qu'un dessin n'explique pas tout ; et on retrouve alors les billets et les éditoriaux à l'intérieur du journal ou à la dernière page.*
- 49 *C'est ce que fait *Le Monde* par exemple : à la dernière page, il y a une chronique qui correspondrait à une sorte de mélange : Conté, Robert Escarpit et quelques autres ; c'est une chronique un peu différente et très personnelle. Si je cite d'autres journaux, à *La Croix* il y a un billet de 10 lignes de Alain Gallaci tous les jours en dernière page, dans *France soir* il y a une demi-colonne en page 2 d'André Berkoff.*
- 50 *J'ai trouvé aussi qu'il y avait une descendance d'une autre forme, non pas de chronique, mais d'information insolite, comparable à ce que faisait Félix Fénéon il y a cent ans : des nouvelles en quatre lignes mais qui étaient très originales, sur des sujets bizarres (les veaux à cinq pattes...). On retrouve une création également dans *Le Monde*, qui s'appelle : « en vue », en avant dernière page, signée Christian Colombani. Ils mettent toute une série de dépêches bizarres et donc le bizarre revient. Ce n'est pas tellement l'humour, c'est le bizarre, les rapprochements curieux. Ce qui est curieux d'ailleurs, on finit par donner dans cette colonne des faits divers épouvantables, mis en cinq lignes entre deux nouvelles qui sont fantaisistes. C'est une façon quand même de suivre un mode de dérision.*

- 51 Il y a deux choses qui me paraissent à l'origine de ces profondes transformations : c'est la dérision et ce qui est probablement joint à la dérision, une sorte d'angoisse du public actuel, qui fait que l'on n'a pas tellement envie d'apporter de l'esprit, de l'humour sur des sujets qui touchent tout d'un coup à la vie profonde des gens.
- 52 En 1945, au lendemain de la seconde guerre mondiale, cela s'est senti, la plupart des journaux n'avaient pas de billet et j'ai vu que *Le Monde* avait son premier billet en septembre 1945, c'est-à-dire après la capitulation du Japon. Mais, pendant les 8 à 10 mois qui ont précédé, *Le Monde* est paru sans billet. Donc pendant cette période de guerre, pour l'humour il fallait attendre. Je pense que c'est cela actuellement la dérision, cette forme d'angoisse...
- 53 *Philippe Loquay : Est-ce qu'il n'y a pas aussi actuellement une espèce de déficit de l'engagement ? Est-ce que ce journalisme sans saveur, qui oublierait de s'engager survivrait à travers une mise en scène de façade ?*
- 54 *Vous avez parlé d'une nouvelle mise en page, de l'affichage quelquefois un peu promotionnel de l'actualité, d'une théâtralisation fantaisie, voire d'un ravalement d'opinion. J'aimerais reprendre, dans les reportages de Rouletabosse, que l'on a mis dans le numéro spécial des Points sur les i que vous avez entre les mains, une définition du journaliste de Robert Escarpit, qui me semblait une très jolie définition :*
- 55 « Tout ce qu'il rencontrait, il fallait qu'il l'examine de loin, de près, de face, de côté, par-dessous, par-dessus, par-devant, il fallait qu'il le touche, l'écoute, le flaire, le lèche, le suce, le morde, le goûte, le fasse tourner, marcher, monter, descendre, il fallait qu'il souffle à travers, qu'il regarde dedans, qu'il le pince, le gratte, le frotte, le pousse, le tire, l'ouvre, le ferme... Il fourrait son nez partout et griffonnait sans cesse dans un carnet ».
- 56 *Il me semble qu'il y a quand même une implication : je regarde à travers et je touche ; je suis tout contre l'objet, je ne suis pas simplement un témoin extérieur.*
- 57 *Est-ce que dans l'humour et l'humeur il n'y a pas aussi et d'abord de l'engagement ?*
- 58 Bernard Lauzanne : C'est certain et l'engagement est très important. Mais, en effet, je pense que nous sommes dans une période où l'engagement est peut-être plus difficile, pour des raisons idéologiques et puis peut-être pour des raisons commerciales. Quand un journal tire à cent mille, il peut peut-être se permettre d'être engagé, ceci dit à cent mille, un quotidien a du mal. Mais s'il veut avoir davantage de lecteurs, il faut qu'il ajuste bien son tir. On discute et finalement on évite certaines prises de position. C'est possible cela, mais enfin les lecteurs ont une certaine soif... Il y a des lecteurs qui sont peut-être contents, il y en a d'autres qui ne le sont pas. Ceux qui sont très attachés au journal attendent quand même un engagement, une prise de position. On l'a vu d'ailleurs récemment pour l'affaire du PACS. On a vu que la presse, très curieusement d'ailleurs, a été choquée par l'attitude des parlementaires, cela c'est une chose ; mais aussi par le fait que ce qui était presque acquis par une assez grande partie de l'opinion était renvoyé. J'étais étonné de voir que certains journaux mesurés dans ce domaine avaient attaqué, je sais bien qu'il y avait une raison tactique en ce qui concerne le groupe abstentionniste mais enfin, je pense que quand même l'engagement... Il est peut-être moins quotidien, cela c'est possible aussi.
- 59 Michel Iturria : Pour toutes les définitions de l'humour, je pense qu'on peut se rapporter au *Que sais-je ?* de Robert Escarpit, intitulé *L'Humour*. Il y aura tout sur l'engagement d'un humoriste, la prise de distance que suppose l'humour et tout son axe insulaire...

- 60 *Philippe Loquay* : Alors tes dessins justement reprennent quelquefois des attitudes partisans et des choses comme cela, comment les gens réagissent-ils ?
- 61 *Michel Iturria* : C'est vrai que la place du dessin, un peu partout dans les journaux se rétrécit un peu. Mais en contrepartie, j'y ai gagné une espèce de liberté de ton qui est assez formidable, il faut dire. Parce qu'à *Sud-Ouest*, ils laissent un espace et j'ai l'impression qu'il y a un petit panneau là, « ce territoire est libre ».
- 62 *Philippe Loquay* : As-tu des réactions de lecteurs ?
- 63 *Michel Iturria* : Oh ! Un courrier qui est pittoresque. J'ai vraiment la réaction du lecteur. C'est vrai que par rapport au texte, à un éditorial qui est une pensée raisonnée permettant de développer, le dessin est un d'autre domaine, s'inscrivant beaucoup dans la pensée visuelle... Le lecteur qui n'est pas d'accord se sent très souvent agressé, plus agressé que par un texte. Sa réaction est à la mesure de ce qu'il ressent... exprimée avec un vocabulaire solide.
- 64 *Pierre-Marie Cortella* : Il nous arrive, à *Sud-Ouest Dimanche* de recevoir de temps en temps, mais cela n'est pas fréquent, une critique sur un dessin d'Iturria, et c'est souvent une invective sous forme de bulle parce que la plupart du temps c'est anonyme mais c'est très violent et cela répond effectivement à l'engagement des dessinateurs.
- 65 Sur ce problème de l'engagement, je voudrais juste dire une chose, on déconseille aux journalistes effectivement, cela dépend des écoles, mais on déconseille aux journalistes de dire « je ». On ne dit « je » qu'après des années et des années d'expérience. Le « je », c'est peut-être une question de forme, mais le « je », cela traduit quand même quelque chose, cela traduit en effet, le regard très personnel sur un fait ou un événement d'un journaliste. Et regardez nos journaux aujourd'hui, vous trouverez très peu de textes écrits à la première personne, cela peut arriver mais rarement. Et même dans les éditoriaux, il y a très peu de « je ». Cela aussi c'est le reflet d'une époque, c'est aussi parce qu'on s'adresse à un public très large, c'est peut-être aussi une pudeur de la part des journalistes. Je ne sais pas comment il faut analyser cela...
- 66 *Michel Iturria* : Les salles de rédaction aujourd'hui ont complètement changé par rapport à ce que j'ai connu quand j'étais gamin. C'est maintenant des grands plateaux couverts d'ordinateurs où l'information a presque une prétention scientifique, elle est débitée sur des écrans...
- 67 *Pierre-Marie Cortella* : Je crois que les lecteurs ne comprendraient pas que quelqu'un s'arroge le droit de dire « je » ; et d'abord parce que les journalistes, les journalistes de la presse écrite en tout cas, sont de moins en moins connus. Les gens qui veulent être connus aujourd'hui, il faut qu'ils fassent de la télé. Si on veut être une star aujourd'hui dans la presse, c'est à la télé qu'il faut être, à peine à la radio, sauf sur quelques grandes chaînes de radio... Mais c'est vraiment à la télé qu'il y a le véritable impact, c'est là, on peut avoir la meilleure plume du monde, il y a effectivement un public particulier pour telle ou telle signature, mais en tout cas c'est la télé qui touche le plus les stars. Elles sont là et donc si on n'a pas suffisamment de notoriété, si on n'est pas suffisamment reconnu, en général, on ne dit pas « je ».
- 68 *Michel Iturria* : La télé est ce média dominant qui a une formidable influence sur la presse écrite, les maquettes et tout cela... *Le Parisien*, et *Sud-Ouest* aussi, sont des journaux qui subissent l'influence de la télé. C'est presque une règle.

- 69 *Philippe Loquay : Est-ce qu'il n'y a pas eu aussi une déception du « je » ? On a vu dans les années 68/70 émerger le fameux nouveau journalisme Wolf... qui s'est traduit chez nous dans un certain nombre de journaux, de reportages. Et puis on a eu l'impression que cela était une mode et qui a gentiment disparu, est ce que c'est parce que cela a donné de mauvais résultats ?*
- 70 *Pierre Marie Cortella : Les propositions dans la presse se sont multipliées et regardez un kiosque à journaux... Aujourd'hui pour exister, pour apparaître, il faut se battre, et puis je crois que les gens malgré tout lisent de moins en moins. C'est ce que je constate à chaque enquête sur la façon dont les lecteurs reçoivent les journaux... Franchement, ils survolent. Alors évidemment, un journal comme *Le Monde*, c'est une démarche différente et c'est vrai que c'est un journal national, mais le temps de lecture d'un journal comme *Sud-Ouest* diminue. Pour *Sud-Ouest Dimanche*, c'est peut-être un peu différent, parce que c'est le dimanche et les gens ont une attitude particulière le dimanche, ils sont plus disponibles, ils n'ont pas la pression du boulot, etc. Mais, malgré tout, les gens ne s'installent pas dans le journal comme cela pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure ; donc ils lisent très peu. Il me semble que c'est une constante, c'est la raison pour laquelle, nos journaux dans leur forme ont évolué, c'est évident.*
- 71 *Philippe Loquay : Ils ont évolué aussi certainement à cause de l'image, cela rejoint tout à fait ce que tu dis. Aujourd'hui en fait, est ce que cette situation ne signifie pas qu'ils seraient un peu victimes de la société de l'image ? C'est-à-dire qu'ils se sentiraient obligés de mettre de l'image, qu'en pense Michel Iturria ? L'image plutôt que le texte, la photo émotionnelle qui petit à petit remplace d'autres formes d'expression. Mais est-ce que ce n'est pas un mauvais choix ? Dès lors que je reçois l'information par de multiples canaux, est-ce que du journal, ce n'est pas plutôt du commentaire que j'attends ?*
- 72 *Pierre-Marie Cortella : Je crois qu'on prolonge en tout cas la société de l'image. C'est vrai que les journaux, nos journaux, ont toujours été des journaux illustrés... et il arrive aussi qu'on ait des dessins à la une...*
- 73 *Philippe Loquay : Quand il n'y a pas de photos... parce que le dessin a quitté la une des médias...*
- 74 *Michel Iturria : La maquette est choisie, on privilégie le grand document couleur. Mais je suis bien d'accord avec toi, moi, ce que j'attends des journaux c'est qu'il y ait des commentaires.*
- 75 *Bernard Lauzanne : Moi, je pense que les directions, en tout cas à Paris, cherchent du journalisme d'investigation. C'est la nouvelle formule pour parler d'une enquête, une enquête faite avec plusieurs journalistes, une équipe sur le long terme de manière à aboutir à des révélations qui peuvent être scandaleuses. Je pense que cela a changé beaucoup la façon de concevoir un journal et l'on pense que les lecteurs attendent plus ce genre de révélations, on pense – on n'en sait rien mais les directions de journaux pensent– que les lecteurs attendent plus qu'un commentaire brillant, amusant. Je pense que c'est surtout le journalisme d'investigation qui, actuellement, a le pas sur beaucoup de choses. L'enquête prend beaucoup de monde dans l'équipe du journal, elle prend beaucoup d'argent, cela coûte plus cher sur plusieurs mois, mais on espère en plus, quelquefois, secouer les institutions officielles ou économiques.*
- 76 *Pierre-Marie Cortella : C'est bien ce qui donne sa résonance à l'information. Effectivement, certains journaux de ce type de journalisme d'investigation comptent sur une reprise par les grands médias audiovisuels, télévision, radio... Lorsque *Le Monde* sort une enquête particulière sur le financement de ceci ou de cela ou sur telle affaire un petit peu bizarre, il est évident qu'immédiatement l'AFP va reprendre, que les télévisions, les*

radios et l'ensemble de la presse vont reprendre ; c'est aujourd'hui une manœuvre de contournement. C'est à la fois un commentaire, c'est important, mais c'est aussi le « scoop », ce type de scoop qu'est l'investigation. Lorsqu'on peut apporter des révélations que personne jusqu'à ce jour n'a données et lorsque l'ensemble de la presse, audiovisuelle notamment, va la reprendre, c'est tout ce qu'il faut pour que les journaux puissent continuer à exister.

- 77 *Philippe Loquay : La presse audiovisuelle, elle nous sert, on en parle tous les jours, cela coûte cher et c'est compliqué.*
- 78 Bernard Lauzanne : Cela comporte des risques...
- 79 *Philippe Loquay : Qu'est-ce qu'on reprend dans une revue de presse à la radio par exemple ?*
- 80 Pierre-Marie Cortella : Mais est-ce que c'est la revue de presse qui fait vendre les journaux ? Je pose la question. Est-ce que lorsqu'on entend les revues de presse le matin, sur France Inter ou Europe 1, avec des extraits de chacun des éditos du jour dans la presse de province ou parisienne, est-ce que c'est cela qui fait vendre les journaux ? Franchement, j'en doute.
- 81 *Philippe Loquay : Autre manière de poser la question, en étant provocateur : est-ce qu'au fond la disparition de cette forme de traitement de l'actualité ne serait pas le signe d'un déficit (le mot peut paraître un peu grossier aujourd'hui) d'approche morale de la société ? Je n'ai pas dit d'éthique, puisqu'on a parlé d'éthique ce matin, mais de déficit moral.*
- 82 Pierre-Marie Cortella : C'est au moraliste de répondre !...
- 83 Bernard Lauzanne : De la part des journaux, des rédacteurs ? Ou de la société ? Parce qu'il y a de cela aussi. Le journal est en général le reflet de la société. Est-ce qu'actuellement (je reviens un peu à ce que je disais tout à l'heure) il y a une sorte d'interrogation générale un peu partout sur la façon de vivre, la façon de diriger un pays, de diriger les entreprises, etc. ? C'est peut-être là qu'est la question : c'est aussi bien le problème du journal que celui du lecteur.
- 84 Il y a peut être un déficit, mais en général quand il y a un déficit de ce genre il est comblé assez rapidement et cela ne dure pas très longtemps. On peut penser que pour les années à venir il y aura autre chose ; et on ne le voit pas très bien se dessiner.
- 85 Je pense que les journaux (on a insisté sur l'aspect économique des journaux) ne peuvent pas vivre des années avec un déficit ; sinon, il y a tout de suite un bailleur de fond qui arrange les choses. Mais s'il veut tenir le coup, et en même temps coller à une certaine clientèle, lui donner ce qu'elle attend et en même temps l'informer davantage, lui permettre de s'élever, de comprendre mieux les événements, il faut en effet que cet aspect moral soit là. C'est très difficile. Enfin, j'imagine que c'est difficile.
- 86 Je vois que *Le Monde* a comme directeur Jean-Marie Colombani, un type remarquable. C'est un Corse. Et bien je voudrais savoir combien de lignes il a écrit sur le problème corse depuis des années. C'est son problème. Pour lui, c'est difficile ; c'est certainement difficile pour des raisons profondes. Il ne sait peut-être pas lui-même vers quel point se diriger. Je sais (je dis cela parce que j'en ai parlé avec lui) qu'il va publier prochainement un ouvrage sur la Nouvelle Calédonie ! Il a probablement, certainement, une idée concernant cette évolution de la Corse. Je prends cet exemple-là, mais j'imagine que c'est vrai pour la plupart des dirigeants de journaux.
- 87 C'est vrai que la plupart des dirigeants de journaux sont maintenant devant une espèce de masse flottante ; d'ailleurs on le voit aux élections. On l'a même vu il y a un an, lorsqu'un

- expert patenté a pris une décision qui lui est retombé dessus. Il faut voir la dissolution. Là non plus, il n'était pas très au courant !
- 88 *Philippe Loquay : Masse flottante, mais on dit aussi société fractionnée. Est-ce que ce choix, qui est le choix du plus petit commun dénominateur est un choix tenable ?*
- 89 Bernard Lauzanne : Ce n'est pas tenable longtemps. Puisque nous sommes en train de parler de l'humour et l'humeur dans un journal (pas à la une, mais je pense que là, la technique nous montre que ce n'est pas possible, du moins pas pour le moment), je pense qu'on y reviendra forcément. Mais c'est peut-être (et là on rejoint le cas Escarpit) un problème de talent. A-t-on sous la main quel *reportages de Rouletabosse*, que un qui puisse, pendant des années...
- 90 *Philippe Loquay : Vingt-cinq ans, de 1949 à 1974.*
- 91 Bernard Lauzanne : Non, pratiquement 1981, donc trente ans. C'est le livre qui fait vingt-cinq ans.
- 92 *Philippe Loquay : Ah, oui. Alors on peut imaginer qu'on s'arrête là, que c'est un problème.*
- 93 Michel Iturria : Je crois qu'il y a de grandes difficultés à trouver des billettistes, c'est vrai. Mais par contre, des dessinateurs, il y en a beaucoup. Moi, j'aime le dessin. Le matin, je reçois le dessin des confrères avec le même plaisir que la première bouffée de tabac. J'en suis très friand et je découpe beaucoup tout ce qui se publie depuis des années. Il y a vingt ans, il y avait quelques dessins ; maintenant, ce sont des registres énormes. Il y a beaucoup, beaucoup de dessins.
- 94 *Philippe Loquay : Il y a aussi des dessins qui ont disparu. Les dessins qu'on trouvait dans les pages... la caricature sportive, par exemple...*
- 95 Michel Iturria : Il y a un retour depuis deux ou trois années du dessin de reportage. Surtout dans *Libé* ou *Charlie-Hebdo* ; et cela, c'est bien.
- 96 Pierre-Marie Cortella : C'est vrai qu'on ne fait pas tout avec un appareil photo. Et c'est lorsqu'on a besoin d'une illustration (parce qu'on en a souvent besoin) et qu'on ne sait pas comment faire, qu'il nous arrive de faire appel à un dessinateur qui va non pas illustrer nécessairement au premier degré, mais qui va être dans la tonalité générale du papier.
- 97 Michel Iturria : J'ai appris que parmi les pompiers de Paris, il y a un photographe, mais il y a aussi un pompier dessinateur qui est là et qui travaille par le dessin. L'œil choisit quand tu dessines.
- 98 *Philippe Loquay : On va peut-être passer aux questions dans la salle.*
- 99 Hugues Hotier : Lorsqu'on écoute certains chroniqueurs à la radio, on s'aperçoit très bien que leurs billets ont un certain nombre de caractéristiques ; par exemple, un certain ton ; le « je » justement, « Ce n'est pas pour me vanter, mais... », dit Philippe
- 100 Meyer, ou des formules récurrentes : « chers amis de la Gironde et des autres départements français ». On s'aperçoit qu'il y a une espèce de style, presque un procédé de fabrication ; il y a un genre dont je n'arrive pas à croire qu'il est un genre spécifiquement radiophonique.
- 101 Et j'aimerais à ce propos vous poser deux questions : pourquoi, puisque cela fonctionne à la radio, les quotidiens ne font-ils pas appel à des gens de ce genre ? Après tout, Jean-Louis Eysine est aussi un journaliste de presse écrite au *Nouvel Observateur*. Deuxième question, corollaire : est-ce que cela signifierait que l'oreille est plus sensible que l'œil à ce genre, qu'il s'agit d'une question de sensorialité de la réception ; ce qui expliquerait

que le billet a perdu de son attrait au profit de son équivalent, le court monologue. En d'autres termes, le billet est-il devenu un genre essentiellement oral ?

- 102 Bernard Lauzanne : Moi je le crois. Je crois que c'est un genre qui est devenu oral par les caractéristiques des différents chroniqueurs. Je connais bien Philippe Meyer, je ne crois pas qu'il pourrait tenir une chronique quotidienne écrite dans un journal. Il écrit très bien, la question n'est pas là. Je pense qu'il y a peut-être une certaine légèreté dans ce qu'il fait, et que cela ne passerait peut-être pas à l'écrit.
- 103 Parce que le problème du billet dans un journal, notamment le billet d'Escarpit mais aussi celui de Frossard au *Figaro*, c'était très court, mais avec aussi une certaine pensée, une pensée quelquefois qui allait très loin. En une phrase. Comme cela.
- 104 Ceux que vous avez cités pourraient peut-être le faire, mais on ne fait pas appel à eux parce que jusqu'à présent, au micro, ils se sont gardés d'aborder les problèmes les plus difficiles. Enfin, il me semble. Il faudrait tout relire pour voir cela de près. Je pense que les stations le leur demandent. Et c'est normal. L'auditoire d'Europe 1 ou de France Inter, c'est un auditoire qui va de l'extrême droite à l'extrême gauche, tous clients, les laïques, l'église, tout le monde y est, n'est ce pas. Alors il faut faire très attention.
- 105 Je me souviens, c'était au début de l'après-guerre, en 1946-1947, ce n'est pas un billet mais il y avait une émission le dimanche qui continue d'ailleurs maintenant, qui s'appelait « Les différents aspects de la pensée contemporaine ». Alors là dedans, il y avait les francs-maçons, on y voyait le tragédien Jean Hervé arriver dans les studios avec sa cape, etc. Et donc il tenait des propos laïcs. Et un vingt-cinq décembre, un dimanche, la libre pensée est arrivée avec une chronique concernant la fête de Noël avant Jésus ; ils avaient trouvé des tas de renseignements etc.. Interpellation à la chambre. Pierre-Henri Teitgen, qui était ministre de l'information a été obligé de prendre des sanctions parce qu'évidemment, on n'aborde là un problème extrêmement délicat, pour une raison d'Etat. Vous voyez, il faut faire très attention.
- 106 Donc je pense que ces chroniqueurs là sont de qualité mais en même temps, ils sont tellement dans un moule que ce serait peut-être difficile pour un quotidien.
- 107 Pierre-Marie Cortella : Je crois qu'il y a le côté très familier de la voix.
- 108 Bernard Lauzanne : Oui, bien sûr
- 109 Pierre-Marie Cortella : Quelqu'un qui parle le matin... C'est vrai que Meyer, j'aime bien, mais je trouve qu'il n'est pas bon tous les matins. Mais il compense ; s'il y a des insuffisances, elles sont compensées par ce ton très particulier. Je crois que le billettiste de presse écrite a plus de mal à s'en sortir. Je ne sais pas si Robert Escarpit a mis des années et des années... Je crois qu'il a une notoriété formidable, mais il a mis des années à l'installer, et il a bénéficié de cet immense plat de trente années.
- 110 Michel Iturria : D'autant que ce qu'écrivent Eysine et Meyer, je ne sais pas si c'est vraiment des billets. Cela tient plutôt de la chronique parce que si leur texte est publié, il est long. Alors que le billet fait quatre ou cinq lignes.
- 111 Pierre-Marie Cortella : Le « je », en radio, cela me paraît assez naturel. Bouteiller l'emploi, Jean-Luc Hesse aussi, le soir, pour ne parler que des radios du service public. Mais cela coule de source et c'est beaucoup moins évident à l'écrit.
- 112 Bernard Lauzanne : « En 1976, le billet quotidien est un élément du journal qui à travers les âges est resté fondamentalement le même, mais pour combien de temps ? » (*L'histoire*

générale de la presse de Claude Bellanger, Fernand Terrou et Jacques Godechot) ; En 1976, ces gens qui regardaient la presse quotidiennement se rendaient compte d'une évolution.

- 113 Intervention anonyme : Je voulais dire depuis ce matin que j'ai beaucoup de reconnaissance envers le journal *Le Monde*, pour beaucoup de raisons. La dernière c'est parce que c'est par une notice dans le carnet du *Monde* que j'ai appris que ce colloque avait lieu. Autrement, je ne l'aurais pas su et je ne serais pas venue. Je souhaitais dire aussi que ce carnet du *Monde* est un genre intéressant à étudier par rapport à ce dont nous avons discuté. Il s'agit de savoir si certains éléments du billet ne sont pas passés dans le carnet du *Monde*. Lorsque les gens annoncent leurs fiançailles, leurs mariages et les tristes nécrologies, de plus en plus ils font des déclarations d'ordre général, ils ne parlent pas seulement des paroles du Christ. Comme c'est aussi un genre bref, il y aurait peut-être des rapprochements à faire. Ce que je voulais dire aussi, c'est que s'il n'y a pas de remplaçant, je crois que c'est parce que c'est un genre très difficile. Les maximes de la Rochefoucauld n'ont jamais trouvé leur équivalent. De même, depuis la mort d'André Frossard, *Le Figaro* n'a pas trouvé de successeur. Je souhaitais dire aussi qu'en tant qu'ancien professeur de français en langues étrangères, je me suis servie pendant des années et des années des billets de Monsieur Escarpit. Je les découpais, je les tapais à la machine et je les distribuais aux étudiants pour en discuter à l'expression orale, parce que ce n'était pas toujours facile de trouver des sujets de conversation qui animent l'expression orale pour les étrangers.
- 114 Le langage simple de Monsieur Escarpit, et puis sa façon de voir le particulier dans le général, et le général dans le particulier, cela donnait toujours de très bonnes discussions. Et cela me fait penser à ce que Monsieur Lauzanne a dit tout à l'heure : qu'une des caractéristiques de Monsieur Escarpit c'était de ne pas être parisien, c'était peut-être pour cela que, nous les Danois, nous pouvions le comprendre plus facilement, par rapport à tant d'autres chroniqueurs et journalistes qui disent de quoi on parle à Paris.
- 115 Nous avons parlé, tout à l'heure avec les enfants, de la célébrité. Je ne peux pas dire que Monsieur Escarpit soit célèbre au Danemark, mais il est très connu. Cela grâce à un de mes collègues qui l'a traduit très tôt, dans une anthologie des textes en sociologie de la littérature. Nous avons donc parlé de l'Ecole de Bordeaux au Danemark à un moment où on n'en parlait peut-être pas tellement à l'étranger.
- 116 Intervention anonyme : Vous avez essayé de définir s'il y avait une place pour l'humour ou l'humeur dans un journal, j'aimerais bien que vous définissiez le rôle que doit avoir le dessin ou le billet. S'il existe c'est qu'il doit bien avoir un but. Pourriez-vous nous dire ce que cela représente pour vous ?
- 117 *Philippe Loquay* : Je voudrais faire une remarque pendant que je les laisse réfléchir. Peut-être que le billet, comme peut être le dessin de Michel Iturria, est un excellent abstract de ce que peut penser un lecteur du journal très intéressé par le monde autour de lui. C'est peut-être plus un regard de lecteur qu'un regard de journaliste. C'est peut-être une des raisons du succès du billet. C'est une hypothèse.
- 118 Michel Iturria : La question est : quel est le rôle de la caricature ? La caricature a deux origines. À la Renaissance, les peintres se sont amusés à caricaturer, mais il n'y avait pas de dimension politique. Ils essayaient de piéger la vérité, de passer de l'autre côté. La dimension politique à ordre social surgit un siècle plus tard avec des Anglais comme Hogarth. Il n'y a de caricatures que dans la démocratie. C'est déjà un signe. De telle manière que j'ai l'impression que ce droit de raillerie, de moquerie, fait partie de la

- démocratie même, les Grecs appelaient cela la *paresia*. Dans la démocratie, on élit des représentants, on leur donne des pouvoirs et ils ont tendance un peu, même très souvent, à oublier qu'ils ont été élus. Il y a des bouffons, dans un coin, qui le leur rappellent. C'est cela le travail de la caricature. Alors on leur dit toujours : qui t'a fait roi ? Moi on pourrait me dire qui t'a fait bouffon ?
- 119 Pierre-Marie Cortella : C'est une mise en condition plutôt plaisante, avant d'aborder les vrais grands problèmes du monde. C'est une porte qui s'ouvre. Il me semble que beaucoup de lecteurs commencent la lecture du journal par cela. C'est sûrement vrai pour *Le Monde*, parce que c'est évident, le dessin de Plantu est un vrai rendez-vous à la une. C'est vrai pour Iturria et pour d'autres. On sait toujours qu'Iturria est en page 2 pour ouvrir la page consacrée aux problèmes internationaux. C'est un petit tour de chauffe et puis après on aborde les grands problèmes.
- 120 Michel Iturria : Il est bien évident que si jamais je fais un dessin sur la Yougoslavie, si le lecteur veut être renseigné sur tout ce qui se passe en Yougoslavie, il a déjà tout intérêt à lire les articles. Moi c'est autre chose, je suis une machine à ouvrir et poser les questions. Et là, il doit aller vers les papiers.
- 121 Philippe Loquay : *Est-ce que le dessin de Michel Iturria en page 2 voudrait dire qu'on amène un petit peu plus de lecteurs en page 2 ? Est-ce que cela serait du marketing de presse ?*
- 122 Michel Iturria : Je ne pense pas que cela ait été prévu comme cela mais pourquoi pas. Les journaux ont évolué. Il est vrai qu'il y a eu quelques technocrates qui se sont emparés de certaines choses. Quand gamin, j'apportais des dessins à des journaux, c'était un aimable fouteur. Quand j'ai commencé à *Sud-Ouest*, suivant l'inspiration du moment, si l'idée que j'avais eue voulait que le dessin soit très long, j'amenais un dessin très long. Aujourd'hui, ce n'est plus possible, aujourd'hui il y a des cadres très précis. C'est Wolinski qui disait cela, ce n'est pas la censure qui est difficile, ce sont les cadres. Il faut gérer à la fois un cadre précis et puis un rendez-vous dans un emplacement donné.
- 123 Philippe Loquay : *Et un rendez-vous trop connu...*
- 124 Michel Iturria : Je crois que le lecteur va chercher les choses.
- 125 Bernard Lauzanne : Mais il y aura certainement une usure des dessins en page 1 parce qu'il y a tout de même un problème d'adaptation aux générations. J'imagine que Jean Effel, qui a été un grand dessinateur ne serait peut-être pas actuellement très apprécié. Et nous en voyons quelques-uns un comme cela.
- 126 Michel Iturria : Il y a une question d'adéquation des dessinateurs avec les générations et il y a aussi l'usure. Par exemple, ce qui me ravit, les Guignols de l'info anglais ont disparu. L'usure est dure parce que la progression codifiée à heure fixe c'est dur.
- 127 Didier Bouquillard, maître de conférences à l'Université Bordeaux 3 (ISIC) : Il a été évoqué tout à l'heure l'influence de la télévision sur la presse et réciproquement de la presse sur la télévision. En télévision, il y a des journaux du soir qui, presque systématiquement, font une rubrique qui est à la une le lendemain dans vos journaux. On sait que pour la plupart des chaînes de télévision dans les conducteurs de journaux télévisés, il n'y a pas de conduite inutile, alors cette rubrique a sa place. Elle est attendue par les téléspectateurs, par certains téléspectateurs, et est-ce qu'il n'y aurait pas une stratégie marketing de la part de la presse de faire apparaître en première page ou dans la page ou dans les éléments cités par le chroniqueur – la personne qui va citer la une des journaux du lendemain – de faire apparaître les titres mais aussi bien souvent les rubriques qui sont vite lisibles c'est-à-dire les dessins humoristiques souvent cités et montrés et les

- grands titres qui souvent sont des titres accrocheurs, en remplacement des billets, aussi courts soient-ils, qui ne peuvent pas être lus à la télévision.
- 128 Bernard Lauzanne : C'est difficile de répondre parce qu'il y a trop longtemps que je n'ai pas pratiqué ce problème et je n'ai pas eu à le résoudre au quotidien. On écoutait les radios et de mon temps, la télévision n'était pas aussi présente.
- 129 Pierre-Marie Cortella : Quand vous parlez de dessins qui paraissent à la télévision à quoi faites-vous allusion ? France 3, qui présente les titres de la presse du lendemain, par exemple.
- 130 Didier Bouquillard : Généralement les journaux du soir ou de la nuit, le dernier journal télévisé de la nuit.
- 131 Pierre-Marie Cortella : Dans les journaux du soir, ceux de 22 heures ou 23 heures, je vois surtout le titre leader de la une du journal, qui est souvent celui de la presse parisienne du matin et les journaux de province ; mais je ne vois pas de dessins.
- 132 Michel Iturria : Les dessins sont sur France 2 le matin.
- 133 Didier Bouquillard : Les dessins sont quelques fois montrés.
- 134 *Philippe Loquay : C'est souvent un fac-similé de la page, la plupart du temps elle n'est pas complète.*
- 135 Didier Bouquillard : Les photos n'y sont pas encore.
- 136 Bernard Lauzanne : À l'inverse, on disait tout à l'heure que les billets des chroniques de la radio n'étaient pas insérés dans la presse écrite, mais il y a des dessins qui ont paru à un certain moment (je crois que c'est à France 3 et France 2) au journal ; c'était il y a une dizaine ou une quinzaine d'années ; des dessins quotidiens de Gus notamment, mais cela n'a pas duré. Il y a quelquefois des croquis qui viennent compléter un montage technique mais le véritable dessin de caricature politique n'a pas marché du tout.
- 137 Michel Iturria : Non, cela ne pouvait pas marcher à la télévision. D'abord, parce que c'était très frustrant : je m'y suis frotté. Pour le dessinateur l'exercice était pénible : faire les dessins en direct qui restaient deux secondes à l'écran, qui ensuite étaient balayés. Deux secondes c'est très long pour des gens de télévision, c'est long à l'écran, mais pour un lecteur, ce n'est rien. C'était alors frustrant pour tout le monde et la télévision a trouvé le moyen d'exercer la satire avec les marionnettes et les Guignols.
-

AUTEUR

PHILIPPE LOQUAY

Maître de conférences à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3 (ISIC)